

et de son emprisonnement. Après les avoir lus, nos lecteurs s'étonneront, comme nous, que M. Claude, qui a passé sa vie à livrer à la justice tant de voleurs et d'assassins, ait pu échapper aux balles des assassins et des voleurs de la Commune.

Un personnage moins illustre que le général Chanzy, mais qui jouissait dans Paris d'une grande notoriété, M. Claude, chef du service de sûreté à la préfecture de police, fut amené le 20 mars à la maison de la Santé. Ce jour-là, vers dix heures du matin, il traversait la cour du palais de justice : il fut reconnu par un garçon de salle qui le désigna à des fédérés ; ceux-ci l'arrêtèrent et le conduisirent chez le général Duval. M. Claude fut introduit dans le cabinet du préfet, qu'il connaissait bien. Le général, très-galonné, y trônait au milieu de plusieurs individus armés. Duval accueillit M. Claude avec cordialité et lui dit :

— Pourquoi ne resteriez-vous pas avec nous et ne serviriez-vous pas le nouveau gouvernement populaire que Paris vient d'acclamer ?

M. Claude fit simplement un geste de refus.

Duval lui prit familièrement le bras et l'entraîna dans la chambre à coucher, qui ouvrait directement sur le cabinet. Là ils étaient seuls. Duval renouvela ses offres.

— Nous avons besoin de vous plus que de tout autre ; nous ne nous faisons pas d'illusions, nous savons que les hommes pratiques et les administrateurs nous manquent. Vous pouvez nous être utile, joignez-vous à nous et vous n'aurez pas à vous en repentir.

M. Claude répondit :

— Ce que vous me demandez est impossible ; si j'hésitais seulement à repousser votre proposition, vous me mépriserez, et je ne m'estimerai guère ; vous ne pourriez avoir confiance en moi, si je consentais à servir un gouvernement que j'aurais voulu combattre.

Duval dit :

— C'est bien ! Où désirez-vous que l'on vous conduise ?

— Mais, chez moi, répliqua M. Claude.

— Cela ne se peut ; vous êtes prisonnier : si vous n'avez pas de goût pour une prison plutôt que pour une autre, on va vous diriger sur la Santé.

— Soit, répondit M. Claude ; mais les rues de Paris me paraissent dangereuses pour moi, et je vous prie de me faire conduire en voiture.

Cinq minutes après, M. Claude et un de ses garçons de bureau nommé Morin, arrêté "par-dessus le marché," montaient dans un fiacre, place Dauphine, escortés d'un nombre suffisant de fédérés ; à ce moment, un des officiers de Duval accourut, fit descendre M. Claude, et, à voix basse, le sollicita de nouveau de ne pas rejeter les offres qui lui étaient faites.

Le refus de l'honnête homme fut catégorique ; l'officier lui dit alors :

— Ne vous en prenez donc qu'à vous-même de ce qui pourra vous arriver !

Cette menace date du 20 mars ; elle semble prouver que dès cette époque on se proposait d'être au besoin carrément révolutionnaire.

En arrivant à la prison de la Santé, on fut obligé de ralentir le train de la voiture pour passer au milieu d'un groupe de cent individus environ qui surveillaient la porte d'entrée afin d'empêcher l'évasion du général Chanzy. Lorsque ces gardiens volontaires et débraillés eurent appris que le prisonnier n'était autre que le fameux chef de la sûreté, qu'ils connaissaient sans doute autrement que de réputation, ils s'élançèrent vers le fiacre en criant : "A mort, à mort le roussin !" Heureusement, la grille rapidement ouverte, permit à la voiture de pénétrer dans la cour ; M. Claude fut écorché et placé dans une des cellules du rez-de-chaussée. C'était alors un homme de soixante-sept ans, petit, trapu, solide, très-actif ; ses cheveux blancs, son visage sévèrement rasé, lui donnait l'apparence d'un vieux notaire ; ses yeux bleus très-mobiles avaient une singulière perspicacité, et, bien souvent, derrière les masques les mieux appliqués, avaient reconnu les criminels. Chargé, en qualité de chef de service de la sûreté, de la sur-

veillance, de la recherche et de l'arrestation des malfaiteurs, M. Claude avait, dans ses difficiles fonctions, déployé une habileté qui l'avait rendu légendaire dans le mauvais peuple de Paris. On savait que le patron, comme l'appelaient familièrement les inspecteurs de son service, payait volontiers de sa personne, et que seul, ainsi qu'on l'avait vu dans l'affaire Firon, il s'en allait mettre la main sur les assassins les plus redoutables. Dans plusieurs occasions, il avait fait preuve d'un esprit d'induction très-remarquable et avait imperturbablement reconstitué toutes les circonstances d'un crime, malgré les fausses pistes où l'on cherchait à l'entraîner ; un de ses tours de force en ce genre fut la découverte du cadavre du père Kink, découverte qui permit de donner une base indestructible à l'accusation portée contre Troppmann. Il est donc naturel que Duval ait essayé de s'attacher un homme d'une pareille valeur ; mais, s'il l'avait connu, il se serait épargné la peine de lui faire des propositions inutiles.

(La suite au prochain numéro.)

DES FEMMES INSTRUITES

UNE SURPRISE.—ANECDOTE

Un des hommes les plus sages de notre temps, B....., disait un jour, au sujet des femmes qui aiment à s'instruire :

— Je ne conçois pas que personne puisse les blâmer, si elles restent modestes, si elles ne font point parade de ce qu'elles savent, et surtout si, tout en acquérant une instruction saine et solide, elles n'ont point négligé d'apprendre tout ce que doivent savoir les femmes.

Et, comme on le pressait de développer sa pensée, il ajouta :

— J'entends que plus une femme tient à orner son esprit de connaissances littéraires, historiques ou autres, dans une mesure convenable, plus elle doit avoir à cœur de pouvoir prouver à l'occasion qu'elle est, par exemple, tout aussi bonne femme de ménage que la dernière des ignorantes.

— Sans doute, il se rencontre des femmes nées dans la fortune ou dans l'aisance, qui ne sont pas beaucoup plus capables de lire un livre sérieux et d'en profiter, que de bien gouverner une maison et, au besoin, de s'acquitter des devoirs intérieurs les plus indispensables. Ce qu'on doit leur souhaiter, c'est que jamais le malheur ne les réduise à s'avouer amèrement qu'elles seraient aussi inhabiles à gagner leur vie comme institutrices, caissières ou autrement, qu'à bien préparer la nourriture ou à confectionner les vêtements de leurs maris et de leurs enfants. On a comparé assez justement ces personnes à de jolis ballons, légers, brillants, fort agréables à la vue, mais qu'un coup d'épingle peut faire tomber subitement à plat sur le sol, où ils n'ont plus que l'aspect le plus misérable.

— Dans cette question de l'instruction des femmes, on ne saurait songer à cette sorte de personnes : elles sont hors de cause. On ne peut opposer les unes aux autres que, d'une part, celles qu'on appelle ironiquement et souvent avec injustice des "bas bleus," et, d'autre part, celles qui, dépourvues d'instruction, sont du moins expérimentées en tout ce qui se rapporte au bien-être de la vie de famille, dans toutes les conditions possibles de l'existence.

— S'il fallait absolument choisir entre ces deux classes, la plupart des hommes n'hésiteraient pas à demander leurs compagnes à la seconde. Mais on ne peut guère dire qu'il y ait en réalité deux classes aussi nettement tranchées, et il est assez rare, dans notre temps, qu'une jeune fille, si riche soit-elle, n'ait pas à cœur d'acquiescer au moins quelque connaissance des travaux du ménage, ne fût-ce qu'afin d'être en état, lorsqu'elle sera maîtresse de maison, de commander et de diriger ses servantes.

— En somme, la règle est celle-ci pour toute femme qui veut échapper à une critique sérieuse :

— Il faut à la fois savoir le plus et savoir le moins.

On me racontait dernièrement une aventure qui me semble se bien rapporter à cet ordre d'idées.

Un jour d'automne, une nombreuse société était réunie dans le château du comte de M..... La journée s'était passée en promenades charmantes, en divertissements agréables ; le dîner, exquis, avait été animé par une conversation intéressante, et les dames avaient pu y prendre part sans forcer les hommes à la faire descendre à des frivolités.

Avant de se séparer, on fut unanime pour exprimer le regret qu'il fût difficile de se réunir plus souvent.

Deux mois environ s'écoulèrent.

Un jour, la comtesse, assise à son piano, fut avertie par une femme de chambre que l'on voyait venir de loin par la grande avenue deux équipages.

— Des visites ; se dit la dame étonnée, à trois heures ! Il faudra inviter ces personnes à dîner, et nous n'avons rien à leur offrir.

Or, il est à remarquer ici que le château du comte de M..... est situé à une distance assez considérable non-seulement d'une ville, mais de la plupart des autres maisons de campagne.

— Encore une autre voiture, observa la camériste.

— Trois !

— Si madame veut bien regarder, elle pourra bien dire quatre et cinq.

— Eh ! vraiment, il y a quelque événement extraordinaire. Où est monsieur le comte ?

— A la serre.

— Envoyez dire que je le prie de venir au plus vite.

Le comte arriva au moment où déjà les dames parées et leurs cavaliers montaient les degrés du perron.

Son étonnement était égal à celui de la comtesse ; il cherchait à comprendre ce rendez-vous que tant de personnes paraissent s'être donné chez lui, quand tout à coup, se frappant le front, il s'écria :

— A quel jour du mois sommes-nous ? quelle est la date ?

— Le 21 octobre !

— Eh ! mon Dieu, qu'ai-je fait ! C'est toute notre société des environs qui vient célébrer votre fête, ma chère amie. A notre dernière réunion, au moment du départ de nos invités, j'avais profité d'un moment où vous ne pouviez pas m'entendre pour les prier de vous faire cette surprise aujourd'hui, le 21, jour de Sainte-Ursule, en convenant qu'il n'y aurait aucune invitation écrite, afin d'éviter toute indiscretion. C'était fort bien imaginé, je crois, et je comptais moi-même, plusieurs jours à l'avance, secrètement, faire tous les préparatifs nécessaires pour le dîner et la soirée. Mais, hélas ! j'ai tout oublié : je suis impardonnable.....

— Vous savez, mon cher ami, que, comme nous avons décidé de partir à la fin du mois, nous n'avons aucune provision d'hiver.

Elle n'avait pas achevé ces mots que le premier flot des invités était à la porte du salon, suivi de près par plusieurs autres : c'était une grande marée montante.

Le comte avait la physionomie la plus embarrassée du monde ; mais la comtesse lui tendit la main en souriant, et s'empressa d'aller au-devant de ses convives qu'elle accueillit avec sa grâce et son amabilité ordinaires : pas le plus léger nuage au front, pas le moindre trouble dans le regard.

Le comte l'admirait, mais ne pouvait pas réussir à se montrer aussi calme. Il avait beau s'efforcer d'être aimable, ce n'était point d'assez bonne grâce. De temps à autre il se glissait près de sa femme, et murmurait à son oreille, d'une voix trépidante :

— Mais que faire ? quels ordres donner ? Nous ne pouvons pas les laisser repartir sans avoir dîné.

— N'ayez nulle inquiétude, mon ami. Sommes-nous tous réunis ? n'avons-nous plus à attendre personne ? Bien. Restez près de moi, vous allez recevoir votre châtiment.

Puis la comtesse demanda le silence, et, debout au milieu du salon, avec une sim-

plicité charmante, elle exposa sincèrement et gaiement la situation où la mettait le défaut de mémoire de monsieur son odieux mari.

Aussitôt, quelques-uns des quarante invités se levèrent, mais elle les pria de ne point s'alarmer et de se rasseoir.

— Il est trop vrai, reprit-elle, que nous n'avons aucune provision. Les fourneaux ne sont pas allumés ; et, pour comble de disgrâce, à propos d'une fête de village survenue fort mal à propos pour nous, nous avons donné congé jusqu'à la nuit à plusieurs de nos domestiques.

— Cependant, Mesdames et Messieurs, bannissez toute crainte ; je l'affirme sans serment, mais en toute assurance, je vous promets un bon dîner.

— Eh ? s'écria le comte éperdu, ma chère amie, avec quoi, et qui le fera ? Va-t-il sortir de terre par enchantement ? Je vous ai toujours soupçonnée d'être fée ; mais à cette heure, où est votre baguette ?

— Nous ferons notre dîner nous-mêmes et tous ensemble," répondit gaiement la comtesse.

On devina sa pensée, on se prit à rire, et plusieurs gentilshommes, imitant les parlementaires, crièrent galement, les uns en français, les autres en anglais :

— Parlez ! parlez ! — Hear ! hear !

— Eh bien, dit la comtesse, nous autres, dames, nous allons sur-le-champ nous transformer en cuisinières, en rôtiuses, en pâtissières, et le reste ; vous, messieurs, qui ne feriez que nous gêner dans les cuisines, nous allons vous donner le moyen d'être utiles. Monsieur le comte, faites seller les chevaux, les vôtres et, s'il en est besoin, ceux qui ont amenés nos amis. Expédiez ces messieurs de tous côtés, à la ferme, au village où se fait la noce, à d'autres encore. Qu'on déniche et que l'on pille les poulaillers ; qu'on décroche les jambons ; qu'on vide le vivier du meunier : carpes, brochets, anguilles, écrevisses, tout sera bon ; en un mot, qu'on mette tout le pays à contribution ; nous aurons des surprises ! Seulement, il faut du zèle, de l'ardeur, de la célérité ; nous n'avons que trois heures devant nous, et le dîner doit être servi à l'heure ordinaire, sans une minute de retard ! En route, messieurs !

Et les messieurs se précipitèrent dehors pleins d'ardeur, riant, applaudissant et chantant un chœur de je ne sais quel opéra qui convenait à la circonstance : l'enthousiasme était général.

— Et maintenant, mesdames et mesdemoiselles, continua la comtesse, divisons-nous le travail. Aux armoires d'abord ! Ceignons les tabliers blancs ; ensuite les unes iront, avec les paniers et les corbeilles, au potager, récolter les légumes et les fruits ; d'autres allumeront les feux, les fourneaux, le four, et, à mesure que ces messieurs viendront nous apporter œufs, volailles, gibier, poisson et le reste, nous nous mettrons à l'œuvre, nous dépêcherons, nous fricassons, nous rôtiros, nous pétrirons, nous enfournerons, nous ferons bonne chère de tout ce qui nous tombera sous la main. Pour ce qui est des sauces, j'ai toute confiance ; je sais que madame L..... y excelle, de même que mademoiselle A..... est, dit-on, passée maîtresse en fines pâtisseries : nous les aiderons de notre mieux. D'ailleurs, qui ne saura pas inventer. En avant donc, et sans retard ! qui m'aime me suive !

Et toutes s'empressèrent à sa suite. Ses ordres furent exécutés avec une émulation aimable, et, comme il était vrai qu'à peu d'exceptions près, ces dames "savaient le moins aussi bien que le plus," le dîner fut fait alertement et à temps.

Le comte apaisa son remords en versant à ses amis les trésors de sa cave : on déclara sa spécialité parfaite.

Il est aisé de se faire une idée de la gaieté de cet impromptu ; chacune de ces dames revendiquait sa part de travail et de mérite, ou même de maladresse, et accueillait avec une égale bonne humeur la critique et l'éloge.

L'invité auquel nous empruntons ce récit affirme que le dîner était excellent. Il ajoutait (ici quelque doute peut être per-